

# Les médias et le temps : figures, techniques, mémoires, énonciation

Jean-François Tétu

Professeur à l'Institut  
d'Études Politiques de Lyon  
Directeur de l'équipe de recherche  
"Médias et Identités"

La perception du temps et sa représentation posent une question philosophique majeure (qu'est-ce que le temps ?) dont la réponse s'est depuis l'Antiquité orientée vers le langage : l'expérience du temps ne peut se représenter qu'à partir d'une activité langagière centrée sur le récit.

L'expérience du temps et sa représentation constituent donc deux réalités très distinctes, comme chacun l'éprouve de façon très forte dans sa vie personnelle dont on ne peut rendre compte qu'à partir de moments charnières qui articulent sa propre existence. Il y a pour chacun un "avant" et un "après", mille choses souvent très personnelles ou intimes (avant, ou après mon accident, telle maladie, telle naissance, telle mort, telle rencontre, etc.) qui constituent l'articulation majeure de sa propre vie comme cela se produit à l'échelle d'une communauté ("avant", ou "après" la guerre, par exemple, avant 68, etc.) qui trouve dans le temps les pivots de son évolution et de son identité. Mais « le processus de *concevabilité* du temps ne peut se faire qu'à travers la construction d'un *système qui structure l'expérience en représentation* » (Chauveau, 1992, p.446).

Au fondement de la question du temps, il y a le clivage, irréductible, entre la perception d'un temps physique, cosmologique, repérable par le changement inéluctable (du jour à la nuit, par exemple), changement qui nous enveloppe et dépasse radicalement notre pouvoir, d'une part, et de l'autre le temps vécu, aux rythmes variables et souvent imprévisibles, qui questionne l'homme sur le sens de sa propre vie, car le

temps indique notre finitude, et, dans la vie, inscrit la mort qui l'achèvera. Toute interrogation sur le temps renvoie aux limites de l'homme dans un cosmos qui les dépasse, et cette question majeure a poussé l'homme à constituer diverses façons d'en rendre compte.

Trois types de réponses, très durables et très fécondes, ont été produites à cette fin ; il est utile d'en rappeler les grands traits pour situer toute tentative de compréhension sérieuse de la représentation du temps (cf. Ricoeur in *Temps et récit*).

La première réponse est fournie par la religion et les mythes qui fournissent un système global de saisie du temps, avec trois piliers :

- un discours sur les origines (au commencement était le verbe, ou le chaos, ou autre chose) qui donne un sens (une direction et une signification) aux commencements. Ainsi, par exemple, le livre de la Genèse indique que la parole, nommant les choses, les divise et produit la rupture initiale où l'on voit la puissance créatrice ;
- un dépassement du temps vécu (i.e. de la finitude de l'homme) par des propositions diverses, qui, selon les religions, peut opposer l'éternité au temps, ou des formes variables de résurrection, de métamorphose, de transsubstantiation, etc. Ces dépassements proposent une lecture du temps qui donne sens au clivage entre le temps physique et le temps vécu ;
- une articulation entre le mythe et le rite, qui rapproche le temps vécu du temps "absolu" : ainsi, par exemple, dans le rite catholique, la "communion des saints" qui associe le communiant (ici et maintenant) aux saints passés et à venir par la médiation de l'Eucharistie (« Ceci – maintenant – est mon corps – autrefois livré pour vous », etc.).

Une deuxième réponse (Ricoeur, 1983) est fournie par l'invention de l'Histoire qui permet de saisir le mouvement d'une société dans le temps, sur une triple base, elle aussi :

- l'invention du calendrier, qui fixe un point zéro dans la succession du temps et permet, grâce à cette année zéro, de parcourir tout aussi bien la direction du présent vers le passé que du passé vers le présent. Ce calendrier permet une mesure, et donc une rationalité du temps ;
- la suite des générations qui permet de penser une société en liant le biologique avec le symbolique (les contemporains coexistent, succèdent et héritent des prédécesseurs). L'ancêtre cesse d'être mythique et peut se situer dans le même "ordre" du temps ;
- la trace du passé, devenue document, est lisible parce qu'on peut y

trouver la marque du sens (la "signifiante", dit Ricoeur). Les archives, les traces, rendent compte, comme intentionnellement pour le futur, du procès de signification d'un passé révolu.

Une troisième réponse est celle de la fiction. Il n'y a pas, malgré les efforts du "nouveau roman", de fiction qui ne s'ancre dans un temps historique sur lequel elle s'appuie pour produire une image du temps vécu. L'opposition entre le temps historique et le temps fictionnel est instantanément perceptible par le caractère très généralement non linéaire de la fiction qui s'oppose radicalement à la séquentialité linéaire de l'histoire. Deux exemples le montrent aisément. Le premier est offert par *l'Éducation Sentimentale* qui « construit une histoire qui se détache de l'Histoire, dans le mouvement où elle paraît s'y insérer » (Tétu, 1974). Ce roman, où le mouvement de l'Histoire et celui des amours de Frédéric semblent se disqualifier l'un l'autre, abonde aussi en mouvements qui condensent le temps historique, le distendent, ou l'abolissent comme le fameux « il voyagea » au début de l'avant dernier chapitre, ou l'inscription finale dans le temps du lecteur « Vers le commencement de cet hiver ». Nous emprunterons le deuxième exemple à l'analyse que fait Ricoeur de la *Recherche du temps perdu*. Dans le roman proustien, dont le temps constitue l'axe essentiel, en même temps que l'objet, divers types de temps sont perdus : le temps *révolu* (par l'effacement des traces et l'oubli) ; le temps *dissipé* (dans de multiples choses qui, au moment où elles se passent ne sont pas perçues comme signe) ; le temps *dispersé* comme le sont les lieux dans l'espace (le côté de Guermantes et celui de Méséglise). Au total, le temps ne peut se saisir (se retrouver) que dans le dessein final de faire une œuvre d'art, bien éloignée de la perspective historique.

L'hypothèse qui sous-tend ce travail est que peut-être l'information, entendue ici au sens banal, celui des médias, serait susceptible, dans les sociétés contemporaines, de produire un nouveau rapport au temps. L'information, en effet, est née de la rupture historique qui a transformé une société "fermée" en société "ouverte", parce que fondée sur le changement ; c'est ce qu'on appelle "événement". Il y a ainsi une nouveauté radicale dans les sociétés modernes qui ne reposent plus sur un temps cyclique (retour des saisons, ou temps liturgique), ou la stabilité des monarchies de droit divin (« Le roi est mort, vive le roi »), ou encore sur un seul fondement à commémorer (la révolution de 1917 dans l'ex-URSS), mais sur l'intégration même du changement (la révolution et la mort du roi).

Les sociétés modernes démocratiques, qui font du débat public le moteur de leur organisation politique présentent cette originalité de fonder,

du moins à priori, l'action (politique) sur une communication (le débat) ; et le contrat social semble n'y tenir que parce que la forme démocratique est la plus à même de répondre au changement (environnements de toute nature) ou de le produire (le "progrès" social ou scientifique). C'est bien parce que le changement est inscrit au cœur même du processus démocratique que nos sociétés sont ouvertes à l'"événement", comme à ce qui l'alimente, et que les médias en font leur matière première.

Notre hypothèse est donc que l'information produit une nouvelle perception du temps, fondée, non pas sur le passé dont l'Histoire construit le sens pour le présent, non pas sur les représentations du temps vécu qui construisent le destin d'un être de fiction, mais sur le changement lui-même, i.e. sur l'attente d'un futur que laisse imaginer le changement présent.

Pour vérifier cette hypothèse, nous avons choisi d'envisager simultanément l'information écrite et audiovisuelle alors même que la communication qu'elles génèrent les inscrit dans les temporalités différentes. La communication audiovisuelle (radio ou T.V.) est en effet une *communication immédiate* qui, fondée sur une "émission" (d'ondes ou de signaux dans l'espace ou le temps) implique une durée du discours identique pour l'émetteur (la station) et le récepteur (auditeur ou téléspectateur). La forme même de ces médias implique que les deux soient "contemporains". De là viennent d'ailleurs les formes particulières de présentation ou de mise en scène de ces médias qui reposent sur la co-présence de l'émetteur et du récepteur (cf., entre autres, Miège, 1986).

En revanche, l'information écrite s'inscrit dans une *communication différée* puisque émetteur et récepteur ne sont pas co-présents dans le temps. C'est la date de publication qui sert alors de point de repère. De ce fait, cette information met l'écoulement du temps entre parenthèses pour situer un contenu de communication dans un *temps conventionnel* qui n'est pas le présent du locuteur (il anticipe sur le moment présent de la lecture) et n'est pas non plus celui du lecteur (le journaliste ignore à quel moment le lecteur le lira). Le locuteur journaliste, en outre, ignore forcément ce qui se sera passé *entre temps*. Le "futur antérieur" que nous venons d'employer est un bon indicateur de ce qu'est en fait l'actualité. Cet écart entre temps de l'écriture et temps de la lecture inscrit d'emblée l'attitude de l'information écrite dans une double perspective :

- perspective rétrospective en ce qu'elle prend appui sur un passé révolu ;
- perspective anticipatrice en ce qu'elle doit inscrire son passé et son présent au moins dans un futur proche qui sera le moment présent du lecteur.

Mais notre hypothèse va plus loin. Au-delà de ce qu'elle permet

d'appréhender sur la forme générale du récit de presse (très proche du récit réaliste), elle tend à montrer que l'information, née d'une société fondée sur le changement, cherche dans le passé (immédiat le plus souvent, rarement un passé lointain), et le présent, de quoi fonder une attente du changement, un horizon d'attente qui constitue sa propre vision du monde (cf. Tétu, 1993 et 1999).

On peut encore, avant toute autre chose, faire deux remarques : 1. de façon générale, la grammaire de l'information exclut le passé révolu (le passé simple), ce qui la distingue radicalement de l'histoire et de la fiction. Elle privilégie en revanche tout ce qui marque la dimension présente de ce qui vient de se passer et semble donc viser un présent en devenir ; 2. de façon particulière à chaque journal, le rapport entre les contenus (thématique propre à chaque journal) et les modalités temporelles (à côté des modalités descriptives et argumentatives), constitue un moyen privilégié de saisir et de décrire l'idéologie d'un journal (écrit ou audiovisuel), c'est-à-dire le système de représentation du monde qu'il propose.

La perception du changement, dans les médias, repose sur ce qu'il est convenu d'appeler "événement". Mais comment aborder l'événement ? Dans le très remarquable numéro de la revue *Communications* qui lui est consacré, E. Morin (1972), au début d'un article intitulé « Le retour de l'événement », expliquait que « l'événement a été chassé dans la mesure où il a été identifié à la singularité, la contingence, l'accident, l'irréductible, le vécu ». C'est pourquoi ce "vide" pouvait être occupé par une autre instance que scientifique (« il n'y a pas de science du singulier ») ; ce n'est pas l'histoire, pourtant « la plus apte à saisir la dialectique du système et de l'événement », mais les médias de masse qui ont fait de l'événement leur « matière première » (Nora, 1972) en mettant en avant la part la plus singulière et souvent la plus anecdotique de l'événementialité moderne : « du vécu, coco, du vécu ! ».

Notre propos est seulement de nous interroger sur la forme médiatique de mise en scène de ces événements qu'on appelle l'actualité en examinant le rapport au temps que cette actualité induit ou construit. Depuis des années déjà, des démarches méthodologiquement aussi différentes que celles par exemple de P. Virilio, P. Beaud, ou R. Debray ont visé la façon dont, dans les sociétés contemporaines, le temps des médias envahit le temps "réel". Nous souhaitons donc ici élargir la perspective qui était la nôtre dans « L'actualité ou l'impasse du temps » (Tétu, 1993) et proposer d'abord une sorte de synthèse de travaux qui nous semblent avoir marqué les réflexions des dernières années sur cette question. Nous examinerons donc ici l'influence des médias sur la conception humaine

du temps, dans une perspective qui n'a rien de fonctionnaliste (il ne s'agit pas de revenir ici sur des choses comme la fonction d'agenda qui nous semble assez prouvée), mais emprunte davantage aux réflexions de P. Virilio sur la vitesse, de B. Stiegler sur la technique, de R. Debray ou D. Bougnoux sur une approche "médiologique" du système des médias.

## **Médias, techniques et temps : figures de l'actualité**

L'actualité, on le sait, ne peut se définir par une parcelle de temps identifiable entre passé et futur, puisque l'empan temporel de chaque média est variable et dépend, en dernier ressort, de sa périodicité propre : telle nouvelle, dans n'importe quel support d'information, fait information et constitue l'actualité jusqu'à l'édition suivante. L'actualité ne peut donc ainsi se définir que comme une co-présence d'un énonciateur, de son énonciataire et d'une référence. C'est donc bien l'information comme "technique", et "technique intellectuelle", qu'il faut interroger pour comprendre cette forme particulière de saisie du temps, et leurs modes de présentification du temps qui distinguent fortement la perspective du journaliste de celle de l'historien.

On sait aussi comment l'histoire s'est constituée en abandonnant la présentation de la succession des faits (comme dans les "Annales") pour devenir récit, et, grâce au récit, interprétation ou re-présentation du passé. Avec les médias, on passe de cette "re-présentation" à une "co-présence" (Bougnoux, 1991). C'est aussi ce qu'expliquait P. Nora (Nora, oc. 1972) à propos du direct : « En abolissant les délais, en déroulant l'action incertaine sous nos yeux, en miniaturisant le vécu, le direct achève d'arracher à l'événement son caractère historique pour le projeter dans le vécu des masses. » « Et pour le lui redonner sous forme de spectacle », ajoutait-il. Le direct est en effet ce par quoi l'univers des médias modifie le plus la perception que nous avons du temps et de l'espace.

### *La vitesse et le rapetissement*

Parmi tous les travaux sur les effets du direct et du "temps réel" dans les communications, les réflexions de P. Virilio sont à beaucoup d'égards les plus suscitées : « La mise en œuvre du temps réel par les nouvelles technologies est, qu'on le veuille ou non, la mise en œuvre d'un temps sans rapport avec le temps historique, c'est-à-dire un temps mondial. Or, toute l'histoire s'est faite dans un temps local, le temps local de la France, celui de l'Amérique, celui de l'Italie... » (Virilio, 1996, pp.12-35). On ne peut s'empêcher de penser, en lisant cela, à la façon dont F. Braudel a

montré le déplacement de l'histoire de la Méditerranée à l'Atlantique, par exemple. Ce que Virilio pointe ici, c'est l'effet de la vitesse sur les rapports entre le "local" et le "global" ou le "mondial". En fait, il y a deux dimensions différentes de la vitesse dont l'accélération est une constante dans l'histoire des médias. La première, c'est la vitesse elle-même, dont P. Virilio dit qu'elle est « un milieu qui est provoqué par le véhicule ». Penser la vitesse comme "milieu", et non comme résultat, comme effet, comme ce dans quoi on vit et par quoi on pense a également vivement intéressé la médiologie : « On ne peut séparer les vitesses de la trace de celles des hommes, écrit par exemple R. Debray (1991, p.239) [...] On ne vit pas la France de la même manière, selon que l'Hexagone a une hauteur de trente jours à cheval ou qu'il est un "carré d'une heure trente" avec Airbus [...]. Je ne *pense* pas de la même façon, je n'ai pas les mêmes pensées sur le monde et son histoire selon que je *vois* le paysage défiler à 5, 390, 300 ou 2000 km à l'heure. »

La vitesse serait donc une première figure forte de l'actualité (on sait assez que la mythologie du journaliste comporte la figure de l'urgence, de la rapidité comme vertu cardinale). Mais la maîtrise de la vitesse (du mouvement) est aussi un signe du pouvoir sur les choses ; la rapidité du mouvement, dont on sait l'importance dans l'art de la guerre, est exprimée de manière archétypale dans la figure de Toutankhamon dont Virilio remarque qu'elle comporte, dans les mains du pharaon, un fouet et un crochet : un fouet pour faire accélérer le char, un crochet pour retenir les rênes et le freiner. Le temps réel de l'information constitue une maîtrise absolue de l'espace, mais il produit une rupture radicale avec la perception de la distance, indispensable à toute représentation.

La vitesse présente en effet une autre dimension, que P. Virilio appelle « l'effet de rapetissement » (Virilio, 1993, pp.55-83) : « Avec l'accélération, il n'y a plus d'ici et là, seule la confusion mentale du proche et du lointain, du présent et du futur, du réel et de l'irréel, mixage de l'histoire, des histoires, et de l'utopie hallucinante des techniques de communication, usurpation informationnelle qui longtemps s'avancera masquée par les oripeaux de ces idéologies de progrès [...]. Que cette perspective spatio-temporelle soit annihilée par les effets de l'accélération des techniques de communication, alors tous les hommes sur la terre auront quelque chance de se croire plus *contemporains* que *citoyens*, et de glisser simultanément de l'espace contigu et contingent du vieil État-Nation (ou État-cité) abritant le *domos*, à la communauté atopique d'un État-Planète ».

Cette deuxième figure, celle du rapetissement, ne renvoie pas à l'utopie du "village global" de Mac Luhan, mais à l'a-topie d'une contem-

poranéité qui n'existe que pour une population "branchée", câblée. C'est ce qu'indiquait J. Attali dans *Lignes d'Horizon* (Attali, 1990) : pour être "contemporain", il faut être branché. Une normalisation (d'origine technique) est donc désormais la condition même d'une existence sociale bien éloignée de l'"association" (grâce à la presse par exemple) où Tocqueville voyait le moyen d'échapper à l'individualisme menaçant, bien éloigné de la notion de "public" (produit par les journaux) où G. Tarde voyait le moyen d'échapper au magma informe et manipulable de la "foule". La vitesse de transmission, modifiant la perception de l'espace, pousse l'homme contemporain à devenir « un nouveau nomade » (Attali) ou à vivre une relative a-topie. L'édition 1998 du Mondial de football, qui dispersait des compétitions dans tout l'Hexagone, indique que le vrai lieu de cette compétition est l'écran de télévision, lieu idéal de co-présence des publics et du sport, mais aussi lieu "a-topique", puisque indifférent à toute inscription spatiale du match, et en revanche entièrement lié au réseau de retransmission (J. Attali parle des réseaux comme les « points d'eau des nouveaux nomades »).

#### *Décontextualisation, déréalisation*

Si l'effet de la vitesse est la perte de distinction entre l'ici-maintenant et l'ailleurs, le même tend à arriver partout. D'où cette perte du sens du local que tente par exemple de compenser l'invention du "marketing territorial", apparu en France comme stratégie politique des collectivités locales avec les lois de décentralisation, en 1984, comme instrument de marchandisation des lieux qui, situant la localité dans un marché global, indique la menace d'une perte des repères, des distances ou des perspectives. Le double attentat simultané de Nairobi et Dar es Salaam, en 1998, doit une part de son impact à sa simultanéité, car le lieu importe peu, pas plus que celui des commanditaires et des exécutants (Afghanistan, Irak, Arabie Saoudite).

Ainsi l'information est d'autant plus menacée de décontextualisation qu'elle est moins distante. On en verra un contre-exemple assez net dans le fait qu'au début de l'été 98, alors que les médias audiovisuels accumulaient les informations immédiates sur les saisies de produits dopants autour des équipes du Tour de France, et les perquisitions chez les coureurs, la presse écrite multipliait comme à l'envi les articles et encadrés comme autant de bribes de l'histoire de ce sport et des produits divers qui l'accompagnent depuis ses débuts ; ils tentaient ainsi de réinsérer cette "actualité" dans un ensemble plus vaste, sans d'ailleurs produire ici d'autres effets que celui d'une répétition de conduites ou de

normes implicites contraires aux règles officielles. Avec l'arrachement au contexte, c'est la "déréalisation" dont les analystes de la post-modernité dénoncent la menace : la délocalisation du corps provoquerait le vertige d'une autre relation à nous-mêmes ; elle met en jeu ce que Marc Augé appelle « l'excès d'espace », comme signe ou symptôme de la "surmodernité", le fait que nous "reconnaissons", sans les connaître, tous ces lieux loin de nous où nous voyons se mouvoir les vedettes de l'information. Cet excès d'espace s'ajoute à l'excès de temps, qui, remarque le même Augé, nous imposent de « chercher à donner un sens au monde, non à tel village ou à tel lignage » (Augé, 1992, pp.41-42).

Il convient cependant d'analyser avec soin la nature précise de la décontextualisation produite par les médias contemporains. En effet, comme l'ont montré, de Bottéro à Goody, tous les spécialistes de l'invention de l'écriture, c'est bien avec l'écriture que commence la décontextualisation, et, dans l'exacte mesure où l'écriture arrache l'énoncé à celui qui le profère, l'écriture (toute écriture) arrache l'énonciateur et son énonciataire à leur territoire. Ce processus de décontextualisation/déterritorialisation est inhérent à tout message déposé sur un support qui lui permet de voyager « loin de sa source » (Bougnoux).

L'évolution des supports techniques n'a fait qu'accroître ce phénomène initial, sans en modifier profondément la nature. La spécificité de la situation contemporaine vient du régime de duplicabilité quasiment illimitée qui caractérise aujourd'hui notre "mémoire", comme on dit de celle d'un ordinateur, et cette mémoire est devenue « matière première de l'activité industrielle » pour reprendre un mot de B. Stiegler qui poursuit : « Ce que nous appelons le "temps réel" n'est donc pas le temps ; c'est peut-être même la détemporalisation du temps ; et c'est encore, cependant, le temps, industriellement "gagné", c'est-à-dire aussi perdu – c'est-à-dire radicalement appréhendé à partir de *l'horloge* qu'est le *capital* .»

La valeur de l'information ne peut qu'être liée au temps de sa diffusion, d'où son obsolescence rapide. Ce phénomène n'est pas nouveau. En revanche, la surabondance d'information, et notamment l'usage du direct, pousse à la fois à l'oubli constant de l'information précédente, et à l'équivalence a priori de toute information puisque ce qui en fait la valeur est moins son contenu que son instantanéité. La mesure de l'actualité contemporaine est moins dans la réduction de l'incertitude qu'elle permet que dans l'émotion qu'elle provoque et qui tient à l'immédiatement vu : si les médias européens s'étonnent en août 98 qu'aux USA, la déposition de leur président dans l'affaire Levinsky semble équivaloir le double attentat contre leurs ambassades et leurs dizaines

de morts (« Le massacre et la bagatelle », titrait alors le *Canard Enchaîné*), c'est bien parce que l'instantanéité de la diffusion affecte le sens de l'information. La non-durabilité de l'information est consubstantielle au journalisme d'information, sans doute, mais l'accélération du temps et l'amenuisement de la distance altèrent plus que jamais le rapport entre la connaissance et l'expérience.

En effet, cela semble être un truisme d'affirmer que l'information repose précisément sur ce dont on n'a pas l'expérience, mais son intérêt est qu'elle permet de penser le lieu et le moment dans lequel on est, et, à partir de cela, d'agir (en votant, en donnant un ordre en bourse, en différant un départ en vacances, etc.). Contrairement à la presse d'opinion dont le projet était essentiellement politique, la presse d'information et à sa suite les médias audiovisuels ou électroniques ne conduisent pas forcément à une attitude (pensée et action) qu'on appelle volontiers aujourd'hui "citoyenne" ; mais on voit bien en revanche, et il ne faut pas s'en étonner, que les mouvements d'opinion liés à l'information se produisent de plus en plus sous le coup de l'émotion : d'où la part assez forte des mouvements ponctuels de "solidarité" qui émaillent la vie politique contemporaine.

En somme, une dimension majeure du changement actuel de paradigme du journalisme (passage supposé d'un journalisme d'information à un journalisme de communication – cf. Charon et de Bonville) repose sur la forme même de la communication, et donc la place de l'émotion donnée à partager dans le moment même. On a vu cela dans la société belge contemporaine de l'affaire Dutroux, société commotionnée par les dérives hallucinantes des médias belges du moment ; on l'a vu tout autant dans le déferlement de la population dans les rues françaises lors du Mondial 98 après les dernières compétitions : le spectacle de la "fraternisation" de jeunes, "bleus, blancs, rouges" et "black, blanc, beur" indiquait fortement l'utopie d'une communauté mue ou émue par la victoire vue en commun.

### *La technique et le temps*

On a beaucoup insisté depuis une vingtaine d'années sur l'effet des nouvelles technologies sur la perception du temps. Nous retiendrons de ces travaux (notamment ceux de B. Stiegler) le constat d'un retard constant et croissant de l'organisation sociale par rapport au système technique. Ce retard, ou ce décalage, font que le rapport au temps est au cœur de la relation entre l'homme et la technique. Il n'est donc pas étonnant que dans la société contemporaine où la rationalisation du

temps a d'abord une valeur économique dominante (cf. infra), la vitesse soit devenue comme un signe de la modernité (transport physique ou transport d'information), et l'"excès de vitesse" (le "temps réel") un signe de la sur-modernité. L'organisation sociale est vouée à être sans cesse dépassée par cet "excès de vitesse", ce qui se traduit, pour nous, par le caractère de plus en plus éphémère de l'information. Paradoxalement d'ailleurs, car c'est ce caractère éphémère qui constitue sa valeur, et qui l'oppose à la connaissance, conçue comme accumulation, distance avec l'objet, et lien entre les parties.

Le temps moderne, on le sait, est un temps calculé, mesuré sans cesse pour la rentabilité qu'il permet dans une relation marchande. B. Stiegler fait remarquer que ce temps "calculé" est un temps sans passé, sans présent et sans avenir, parce qu'il ne comporte pas de conditions d'héritage, de transmission (et d'anticipation). C'est en temps en quelque sorte "autogéré" par les médias qui réinventent le monde à peu près chaque matin en un perpétuel décalage avec l'existence des récepteurs. D'où cette retransmission sous forme de spectacle que soulignait P. Nora, ou bien encore cette apparence d'urgence que relève J.-Cl. Guillebaud : « Les médias n'ont jamais le temps, et ils souffrent en cela d'une éjaculation précoce récidivante qui abandonne la connaissance à son insatisfaction » (Guillebaud, 1993).

L'urgence favorise le bruit, la rumeur, non pas du fait d'une volonté de tromperie que nous croyons très étrangère à la profession de journaliste (malgré quelques exceptions notables comme le "bidonnage" systématique d'un périodique comme *Actuel*), mais du fait même de l'urgence : il est impossible de "laisser passer" cela. Cela engendre l'imitation, la copie et la recopie comme principe d'action et comme autre figure de l'actualité. Il faut se dépêcher de recopier, comme un élève pris par le temps ou son incurie à la fin d'une épreuve. Faute de possibilité d'invention, parce que le temps manque toujours, et que, du fait de la concurrence, le scoop est improbable, il n'y a que deux solutions : la fabrique du scoop ou du faux scoop (PPDA interviewant F. Castro), procédé hautement méprisé, comme si la fabrique persistante d'événements (sports en particulier) ne relevait pas de la même logique de construction ; ou la copie, le mimétisme, comme on l'a vu dans l'affaire du faux charnier de Timisoara, où la presse écrite, réticente à prendre pour argent comptant les images de source inconnue diffusées à la T.V., un dimanche soir (et immédiatement reprises partout), n'a maintenu ses doutes que jusqu'à ses éditions du mardi. Il fallait, dira plus tard I. Ramonet, directeur du *Monde diplomatique*, que le communisme ait l'image du nazisme pour qu'on puisse l'abattre. Actualité modélisée et

mimétique, donc, nouvelle figure de l'actualité. C'est ce qu'il faut comprendre, parce que tout cela n'est que l'expression, assez triviale, d'un "ordre du temps" créé par les médias.

On pourrait dire que tout commence en 1834 lorsque Charles Havas crée la première agence, ou que cela commence lorsque les dépêches se mettent à circuler sur le télégraphe électrique. L'invention de l'agence, sous une forme qui a mis quelques décennies à se forger et à se stabiliser (alliance avec Julius Reuter et Wolf), c'est celle d'un format, celui de la "nouvelle", dont la "valeur" ne vient que de sa durée et de sa capacité à remplacer celle qui l'a précédée (valeur d'échange). La valeur de l'information est donc irréductiblement liée au temps : « corrélant temps et valeur, écrit encore Stiegler, parce qu'étant *essentiellement* une marchandise, l'information détermine la temporalité propre à l'ère industrielle de la mémoire ». À l'heure actuelle, les agences, ou ces autres formes de quasi-agences que sont les chaînes de télévision en direct et en continu comme CNN, travaillent à la vitesse de la lumière « parce que l'actualité et l'information sont des marchandises dont la valeur est fonction du temps » (Stiegler, 1996, tome 2, p.134).

La diffusion instantanée à l'échelle du globe a imposé la concentration industrielle des moyens de production. La "couverture" du globe est désormais à peu près totale (cf. les prises de vues de l'assassinat de Sadate : il semblerait qu'il soit désormais impossible d'assassiner une personnalité de premier plan sans qu'un photographe saisisse la scène), mais elle repose sur un tout petit nombre de sources. Il y a bien longtemps par exemple que le service public de la télévision française n'a plus d'équipe de tournage présente en permanence sur le continent africain, faute de moyens. Cette concentration a des effets sur ce qui nous occupe, parce que « c'est au stade du très petit nombre des producteurs de matière première de la mémoire (les agences) que se fait la sélection de l'événementielisable ». Du fait de la dimension planétaire de la sélection et de la diffusion, le présent ne peut plus qu'être produit industriellement. Nous savons bien qu'un événement n'existe que s'il est "couvert", et cette couverture obéit à des critères de sélection qui reposent en fait sur l'anticipation d'une plus value. Et la hiérarchie des médias repose désormais sur leur seule rapidité. Il y a 15 ans encore, dans les chaînes de télévision, la conférence de rédaction de l'après-midi s'appuyait sur la première édition du *Monde* ; aujourd'hui, *Le Monde* publie des extraits du rapport Starr dans son édition du 13 septembre 98, soit deux jours après qu'il a été accessible partout sur Internet. L'information a donc désormais pour principe son "oubli massif" (Stiegler) : une information remplace toujours la précédente, et se trouve donc tirer sa valeur du temps ; elle

a d'autant plus de valeur qu'elle est encore peu connue. C'est pour cela qu'on tente sans cesse davantage de diminuer non seulement le temps de transmission, d'où l'accélération constante du train des nouvelles, mais aussi de diminuer le temps de traitement, ce qui est beaucoup plus grave parce que cela conduit à l'information en direct, en temps réel, sans "mise en forme", et donc sans "information".

### *Le rôle de l'image et la spécificité de la saisie analogique*

Depuis l'affaire Dreyfus, on connaît la puissance de la presse à "faire" l'événement, et P. Nora a montré de façon éclatante comment chacun des médias produit une forme d'événement spécifique : ainsi, c'est la capacité de mettre en doute qui fait la force de l'écrit, c'est l'irréversibilité du temps qui fait la spécificité de la radio, et le "vu" qui fait celle de la télévision. Mais les médias audiovisuels ont désormais acquis une suprématie décisive qu'il convient d'interroger. La force de l'image photographique (ou télévisée), dont R. Barthes, à plusieurs reprises, a fait des analyses singulièrement pénétrantes, vient de ce que le mode d'enregistrement analogique supprime tout décalage entre l'événement et sa saisie, ou, comme l'écrit Stiegler, « l'instant de la saisie coïncide avec l'instant de ce qui est saisi ». De là vient un effet de réel (cf. Barthes), ou un effet de présence de l'événement, commun à toutes les techniques analogiques (et absent de toutes les techniques digitales) qui « inaugure un rapport collectif au passé qui ne peut plus être simplement qualifié d'historique » (Stiegler).

En effet, les techniques analogiques modifient le rapport entre la mémoire et l'événement parce qu'elles conjuguent, potentiellement, et, dans les faits, de plus en plus souvent, d'une part, le temps "réel", immédiat, de la transmission, et l'"effet de réel" de la saisie. L'événement et sa saisie coïncident donc dans le même temps. Et cela signifie une sortie effective du temps historique si l'on veut bien considérer que la perspective historique repose sur un temps différé.

### **Histoire du présent, mémoire et énonciation**

À la suite de J. Lacouture, notamment, on a souvent cautionné l'idée de l'information et du journalisme comme "l'histoire du présent". P. Nora lui-même utilise l'expression sans guillemets à maintes reprises. Mais cela demande une forte mise au point. L'historien produit l'événement *après coup*, par l'effet d'une rétroactivité du récit de l'événement sur l'événement lui-même. Ce n'est pas le cas de l'actualité. Pour prendre

un exemple tiré d'un autre domaine, lorsqu'Eschyle représentait sous la même forme de tragédie l'invention d'Athènes et de ses lois pour sortir de la répétition sanguinaire des Atrides, ou la victoire des Athéniens sur les Perses, il construisait un temps mythique ou un temps historico-mythique selon un modèle où le chœur, toujours distant, et toujours de grand âge (distance du présent), même quand il dit son émotion, affirme avec recul le relief des choses importantes, fondé sur l'après-coup de l'action. « L'histoire est toujours re-racontée », écrivait P. Ricoeur. Comment pourrait-il y avoir une histoire du présent ? Le travail de P. Nora est là-dessus capital : pour Nora, si le monopole de l'histoire semble aujourd'hui appartenir aux médias, c'est parce qu'il n'y a plus de "travail du temps". Pour P. Nora, en effet, la pensée est toujours pensée de son passé, et le modèle de l'information (« je vous informe que je vous informe ») "refoule" le savoir au profit d'un ajout incessant.

Comment comprendre cela ? Les bases de données et leur usage en fournissent une explication : la mémoire d'une société, autrefois perçue comme "fonds patrimonial", à tel point que le pouvoir politique en a maintes fois organisé lui-même la constitution (cf. les "historiographes" du grand siècle) est devenue un "fonds de commerce" (à tel point que les autorités de l'État français s'émeuvent, en 1998, des excès significatifs du commerce des bases de données des greffes des tribunaux de commerce, justement). Ces données, qui ne sont que des bribes ou des miettes du passé n'ont rien à voir avec une mémoire. Ce qui constitue l'histoire, c'est l'écart entre l'événement et son récit. Les médias, lorsqu'ils ne tentent pas de produire un passé sans récit (bases de données), tentant de produire un récit immédiat de l'actualité, offrent quelque chose de très différent, c'est l'incernabilité de l'événement et de son récit (Derrida).

Cela a maintes fois été mis en évidence, notamment grâce à la pragmatique : les nouvelles tiennent à l'événement de leur énonciation (« les médias font ce qu'ils disent », [Bougnoux, 1991]). Que les médias construisent l'événement est devenu tout à fait indiscutable (Véron, 1981). Mais cette "production" du réel (Véron, Mouillaud, Tétu), ou cette "co-production" (Debray, Bougnoux) est opérée sur le seul mode de la production d'effets : effet de vérité, effet de réalité, effet d'actualité, etc. Et c'est là sans doute que l'apport de la théorie fonctionnaliste se révèle fécond : l'effet d'agenda, de mise à l'ordre du jour, est un de ces effets-là.

Cela n'est pas très nouveau ; cela est apparu dès les premiers développements de la presse d'information. Ce qui est nouveau en revanche, et qui ne cesse de croître, c'est la marchandisation systématique de l'information. Certes, le phénomène est apparu plus tardivement en France qu'ailleurs du fait de la réorganisation des médias à la Libération et qui a

marqué jusqu'aux années 80 l'organisation de la presse quotidienne et la forme juridique et économique des médias audiovisuels, dont la concurrence n'a en fait été légitimée qu'à cette période. Ce qui est nouveau, c'est que les conditions de mémorisation, – i.e. les critères de sélection et d'oubli des médias – sont concentrés dans un appareil technico-industriel dont la finalité ne peut pas être autre chose que la production de plus-value, et dont l'impératif majeur est le gain de temps (B. Stiegler). D'où la transformation radicale, par exemple, des principes et des fonctions des mesures de l'audience ; ce n'est qu'en 1985 que le Centre d'Étude de l'Opinion disparaît, remplacée par Médiamétrie dont la finalité est strictement commerciale. La loi de l'audience, en tant qu'elle est source de profit, prédétermine la nature des événements eux-mêmes. Les médias produisent ce qui arrive comme événements médiatiques et entraînent fatalement une impossibilité de maintenir d'autres hiérarchies ou valeurs que celles qu'ils produisent par l'impossibilité même de distinguer le fait de sa facticité fabriquée.

En effet, il ne suffit pas de "couvrir" l'événement, et d'enregistrer ce qui arrive, parce que personne, jamais, ne peut enregistrer *tout* ce qui arrive. Non seulement la sélection des nouvelles élimine une foule de choses qui arrivent aussi, mais à l'intérieur même de ce qui est sélectionné, on n'enregistre pas tout. On pourrait même pousser le raisonnement avec Derrida (et Lacan) en disant que ce qui arrive n'arrive que de n'être pas "tout". Cette différence constitutive indique que si la mémoire enregistre ce qui est mémorable, le mémorable tient d'abord à son élaboration. Et la mémoire est d'abord faite d'oublis du reste. C'est dire qu'on ne retient que ce qui aura pu être retenu, ou, selon une formule de Stiegler, en anticipant sur ce qui aura pu arriver. Il n'est donc jamais possible, comme l'indique Derrida, de « décider s'il y a événement, récit, récit d'événement ou événement du récit ».

On peut donc considérer, comme nous l'apprend le fonctionnement de la mémoire, que le passé de notre présent n'est pas derrière nous, mais le précède toujours. Quelle différence y a-t-il alors entre les médias et notre propre expérience mémorielle du monde ? Le fait que ce qui décide de l'effacement, de l'oubli, ou au contraire de l'anticipation, n'est pas un sujet, inscrit dans un lieu et un temps, mais un appareil technique et industriel, qui n'en attend qu'une plus value.

C'est bien pour cela que le principe d'évolution de l'information est le "gain de temps", qu'il faut entendre aussi en termes rigoureusement économiques, parce que la mise de fond, le capital investi dans un reportage ou un appareil de transmission par satellite est une "avance" qu'il convient de "récupérer", de rentabiliser le plus vite possible. Notre

mémoire, du fait de l'industrialisation des médias, est devenue une mémoire industrielle dont le principe recteur n'est ni le savoir ni le désir d'un sujet, ou l'affirmation d'une identité collective, mais l'audience, en tant que source de profit.

L'industrialisation de la presse a commencé dès la monarchie de Juillet, avec les premières sociétés en commandite (Pradié), mais c'est la conjonction de l'économie-monde, de la rapidité des transmissions, et de la nature de l'enregistrement analogique qui a produit la situation contemporaine où l'audience, abstraite (non pas l'intérêt des téléspectateurs, mais leur nombre, et le profit qu'ils génèrent) prédétermine l'événement et la nature même des événements.

La vitesse, enfin, retentit directement sur la nature de la réception, parce que, du fait de cette vitesse, s'il n'est plus possible de distinguer l'événement de sa saisie, il n'est plus possible non plus de distinguer cette saisie de sa réception ou de sa lecture (Stiegler). Non seulement il n'y a pas d'extériorité entre l'événement et l'information, comme nous l'avons montré naguère dans des travaux sur la seule presse écrite, mais l'industrie du "flux" (Flichy, Miège) tend à faire coïncider, en un seul moment, et dans un lieu (l'écran) qui n'a plus aucun lien historique avec aucune localité, l'événement, sa saisie et sa réception.

Dans la perspective, empruntée à Ricœur, après Saint Augustin, d'une triple dimension du présent – passé présent sous forme de mémoire, présent-présent et futur-présent sous forme d'attente, d'espoir ou de crainte – nous pouvons donc considérer que les médias produisent un passé du présent, ou une mémoire factice, une mémoire – marchandise ou marchandisable. Ce n'est d'ailleurs pas une exclusivité des médias, mais un signe de "post-modernité". Si la modernité repose sur la coexistence des signes (Baudelaire ou Apollinaire), et inscrit dans la ville l'usine à côté de la cathédrale, la post-modernité muséographie les villes en transformant la mémoire du passé (les "monuments") en "marketing territorial", simple attente d'une plus value, là encore.

En ce qui concerne le futur du présent, nous indiquions dans de précédents travaux que l'actualité est moins orientée vers le passé que vers le futur (Tétu 1993) : le président Chirac vient-il de dissoudre l'Assemblée, les médias ne s'occupent guère que de savoir si la gauche reviendra au pouvoir. Cette question a été récemment développée un peu différemment par H. Nowotny (1995). Pour elle, en effet, si les médias poussent à une anticipation du futur (le cas de la météorologie en est un exemple remarquable), ils modifient la forme de ce futur : la dislocation du lien du présent au passé, c'est-à-dire la capacité à maîtriser la situation présente en fonction d'une expérience passée interdit de penser le futur comme

projet. Certes, nous avons cessé depuis longtemps de penser le futur comme progrès, mais nous sommes tendus vers un futur immédiat, futur très éloigné de l'“intention” augustinienne, un futur perçu comme ce qui va nous arriver et non comme ce que nous allons faire. Nous rejoignons ici les remarques d'A. Moles qui voyait l'événement non comme action, mais comme passion (Moles, 1972). Et l'absence de distance, là encore, conduit à remplacer la signification par la sensation, le sens par les sens (Bougnoux).

Cette évolution, déterminée par l'effet des médias sur notre perception du temps, est liée, selon J.C. Guillebaud (« Temps, Médias et démocratie », *Le débat*, 1991, n°66, pp. 63-74) à la récente suprématie de la télévision. Avec les années 80, l'ordre de la relation entre les médias s'inverse et la télévision l'emporte en préséance sur la presse écrite, et avec elle le triomphe de l'instant et du direct. Et ce n'est pas un hasard. « Le phénomène des années 80, écrit Guillebaud, est comparable à la globalisation des marchés financiers pendant la même période » ; et ce phénomène a culminé pendant la guerre du Golfe, splendide illustration de la conjonction entre événement et récit puisqu'on y voit, comme cela a été vivement remarqué, que « la couverture médiatique de l'événement s'incorpore à l'événement lui-même. »

Là encore, en quoi cela est-il nouveau, ou plus remarquable que la création du Tour de France par un journal sportif ? Parce que de nouveau, on retrouve la conjonction du direct et de la mondialisation du marché des images. Le triomphe du direct constitue « une victoire de l'instant, du “fait brut”, de l'émotif bredouillant ; recul subséquent de l'analyse, de la mise en perspective, de l'examen critique ». Et la mondialisation du marché produit une concurrence de tous les instants qui pousse à « une information haletante, sommaire et invérifiée. Une information sans mémoire ni examen ultérieur, fondée sur le principe d'une amnésie récidivante. Rien devant, rien derrière... » Du coup, on retrouve chez Guillebaud, presque 20 ans plus tard, la même analyse que celle de P. Nora lorsqu'il liait dans l'information l'arrachement à l'histoire et la construction spectaculaire. « C'est, écrit Guillebaud, la mise en scène prenant le pas sur la mise en question. »

Cela n'est pas sans effet sur le temps propre au fonctionnement de la démocratie, à cause d'une “corruption” bien éloignée des pots de vin de la III<sup>e</sup> République, mais pourtant revenue sous le moule faussement respectable de la communication, du marketing et de la publicité. Et c'est cela en somme qui ferait aujourd'hui passer d'un journalisme d'information à un journalisme de communication.

Ce dernier aspect conduit en particulier à s'interroger quant aux effets de la temporalité médiatique sur l'action du pouvoir politique. Monique Dagnaud (1991) a longuement analysé les rythmes des publications et émissions médiatiques et le travail du gouvernement à l'occasion de trois épisodes fortement médiatisés : l'affaire du foulard islamique, à Creil, le 4 octobre 1989 ; l'affaire du cimetière de Carpentras, le 10 mai 1990 ; et l'émeute du Mas-du-Taureau, à Vaulx-en-velin, le 6 octobre 1990. Dans le premier cas, la médiatisation modifie le travail du gouvernement sur l'immigration (une cinquantaine de mesures) et surtout sa perspective : jusque-là, M. Rocard intégrait les problèmes de l'immigration dans la question plus générale de l'exclusion, et, alors même qu'il s'était opposé à la création d'un secrétariat d'Etat à l'immigration, il est contraint à multiplier les institutions officielles destinées à gérer l'immigration. Changement de cap brutal, imposé par les médias. Dans le deuxième cas, qui fait l'objet de 250 reportages et commentaires de la presse audiovisuelle au cours d'une semaine, l'action des médias « ne bouscule pas l'agenda du gouvernement » mais « agit comme une caisse de résonance au débat qui assaille les hauteurs de l'État ». Dans le troisième cas, qui prend par surprise le gouvernement (Vaulx-en-velin venait d'être donné en exemple d'une réhabilitation réussie), la politique, déjà bien amorcée en direction des quartiers "sensibles", est bousculée, et le gouvernement doit "communiquer" sur ce qu'il préparait secrètement. Pour M. Dagnaud, la temporalité de l'action gouvernementale, le temps politique, est constamment bouleversé par la publicité des médias, soit que cette action, entrant en concurrence avec d'autres nouvelles, soit mise sous le boisseau, soit que l'attrait du magistère journalistique contraigne le gouvernement à aller plus vite ou plus loin qu'il ne souhaitait. Les travaux de R. Cayrol notamment, sur l'effet des sondages sur l'activité politique, et de beaucoup d'autres vont tous dans le même sens.

Ce qui est en jeu ici, c'est l'autonomie ou l'autoréférence des médias dont la production, n'ayant guère d'autre principe que la concurrence, et d'autre finalité que le profit, génère une perception du temps qui est toujours davantage celui de l'urgence que de la distance, et, dans la suprématie du "vu" et de l'"entendu" impose l'actualité à nos "sens" plus qu'elle ne la propose à notre "conscience" (Bougnoux) ■

### *Bibliographie*

ATTALI Jacques (1990), *Lignes d'horizon*, Paris, Fayard

AUGÉ Marc (1992), *Non-lieux*, Paris, Le Seuil

- BOUGNOUX Daniel (1991), *La communication par la bande*, Paris, La Découverte
- CHARAUDEAU Patrick (1992), *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette
- DAGNAUD Monique (1991), « Gouverner sous le feu des médias », *Le Débat*, n°66
- DEBRAY Régis (1995), *Cours de Médiologie générale*, Paris, Gallimard
- FLICHY Patrice (1991), *Les Industries de l'imaginaire*, Grenoble, P.U.G.
- GUILLEBAUD Jean-Claude (1993), « Les médias contre la démocratie », in Bougnoux, *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse
- MIÈGE Bernard (1986), *L'industrialisation de l'audiovisuel*, Paris, Aubier
- MORIN Edgar (1972), « Le retour de l'événement », *Communication*, n°18, Paris, Le Seuil
- NORA Pierre (1972), « L'événement sphinx », *Communication*, n°18, Paris, Le Seuil
- NOWOTNY Helga (1995), « The Media and Structures of Temporalities », *Inchiesta*, juillet-septembre 1995, volume 25, n° 109
- PRADIÉ, Christian (1994). Thèse de doctorat : *La presse, le capitalisme et le lecteur contribution à l'histoire économique d'une industrie culturelle*, Grenoble 3
- RICOEUR Paul (1983-85), *Temps et récit*, 3 tomes, Paris, Le Seuil
- STIEGLER Bernard (1996), *La technique et le temps*, 2 tomes, Paris, Galilée
- TÉTU Jean-François (1974), « Désir et Révolution dans *L'Éducation sentimentale* », *Littérature*, n°15, Paris, Larousse
- TÉTU Jean-François (1993), « L'actualité ou l'impasse du temps », *Les sciences de l'information et de la communication*, collection textes essentiels, Paris, Larousse
- VERON Eliséo (1981), *Construire l'événement*, Paris, Le Seuil
- VIRILIO Paul (1995), *La vitesse de libération*, essai, Paris, Galilée
- VIRILIO Paul (1993), *L'art du moteur*, Paris, Galilée

